

Jacques Aron reprend son analyse du racisme à partir de l'évocation d'un monument érigé en Allemagne nazie en 1935 : « le seul monument, dit-il, élevé à ma connaissance à la gloire du racisme et de l'antisémitisme ».

Des monuments à c(l)asser ?

Jacques Aron

Jacques Aron
est architecte,
philosophe,
essayiste et
graphiste.

L'HISTOIRE EST UN PROCESSUS SANS FIN

Après ses manifestations récentes aux USA, beaucoup se posent cette question : le racisme est-il inhérent à la nature humaine ? C'est ce que nous répètent inlassablement tous ceux qui ont un intérêt manifeste au maintien des hiérarchies sociales. Si l'on a *plus* de pouvoir et de savoir, si l'on est *plus* grand, *plus* beau, *plus* blanc, *plus* mâle, *plus* riche, *plus* « développé », ce ne peut être sans raison : il vaut mieux être *plus* que *moins*. Or le monde est fait de moins de plus et de plus de moins. Depuis tellement longtemps que l'on ne se souvient plus de l'origine des inégalités¹, s'il y en a une. Toutes les histoires humaines tournent autour de ce mystère ; et les histoires qui se sont imposées forment ce que l'on appelle la culture ou la civilisation. Un miroir de mots et d'apparences entre ce monde et nous : mon beau miroir, dis-moi que je suis le *plus* puissant, le *plus* savant, le *plus* grand, le *plus* beau, le *plus* blanc, le *plus* mâle, le *plus* riche, le *plus* « évolué », dis-moi que je suis le *plus* !

La nature a, entre autres, fait les hommes, animaux pensants, et les hommes se sont ensuite fait un

monde doté des moyens d'être le *plus* puissant, le *plus* savant, le *plus* etc. Le monde s'est imaginé un Créateur extérieur à lui, sans se demander qui l'avait créé. Il suffisait qu'il dispose de tous les *plus*. Les *moins* s'appelleraient le diable ou le malin, l'ange déchû, l'adversaire retors jamais vaincu par Dieu. Dieu et le diable auraient chacun leur propre domaine et leurs représentants autorisés... par les *plus* et les *moins*. Le monde qui nous est propre produit des armes pour les puissants et des miroirs pour les savants, pour tous les *plus* ou *moins* hommes.

Le monde des miroirs, c'est-à-dire celui des écrits et des images, nous offre une représentation symbolique, d'essence quasi magique, immédiate, réfléchie et irréfléchie, des rapports de pouvoir réels entre les hommes isolés ou regroupés en société ; il a toujours été, depuis les débuts de l'humanité, l'objet d'affrontements spécifiques dans un double mouvement de créations et de destructions, de producteurs d'icônes et d'iconoclastes. À commencer par les images des divinités ou forces supérieures qui maintiennent en équilibre tout l'univers. Édifier les statues du Tout-Puissant ou des puissants, ou les abattre, scande ce mouvement perpétuel ;

¹ Toutes les notions sont elles-mêmes le produit de l'histoire. Ce n'est qu'en 1755 que Jean-Jacques Rousseau aborde pour la première fois la question des inégalités naturelles et sociales, qu'il adresse à un pays imaginaire « où le droit de législation fût commun à tous les citoyens ».

rejeter Christophe Colomb à la mer par laquelle il est venu ou briser le nez des pharaons déchus pour les priver de la vie éternelle à laquelle ils aspiraient relève de la même démarche. À nous d'en étudier à chaque fois les conséquences sur les rapports sociaux réels. Si tout ce que les hommes ont créé avait survécu, dans quel monde vivrions-nous ? Tandis que les iconoclastes se déchaînent toujours, le monde moderne dépense des fortunes à reconstituer péniblement des civilisations disparues. Tout ce qui est humain baigne dans la contradiction. Je commencerai par évoquer un monument disparu par hasard, et qui aurait sans doute été aujourd'hui plus éclairant que bien d'autres : le seul monument élevé, à ma connaissance, à la gloire du racisme et de l'antisémitisme.

BERLIN, 7 SEPTEMBRE 1935

À cette date, dans la banlieue berlinoise, le parti national-socialiste, au pouvoir depuis 30 mois, rend officiellement hommage à l'un des antisémites et racistes historiques dont il a repris l'héritage, Theodor Fritsch (1852-1933). Il lui dédie une rue dans laquelle il a fait dresser un monument. Les plus hautes autorités du régime sont présentes ; le gratin se congratule, le Führer peut être satisfait : tandis que se poursuit le réarmement du pays, la mobilisation idéologique se renforce. L'heure de gloire d'un obscur sculpteur du quartier a sonné, dont l'œuvre est coulée dans le bronze ; elle sera fondue en 1943 pour contribuer plus directement à l'effort de guerre. C'est d'ailleurs un vaillant guerrier qu'elle représente, inspiré de Siegfried et des mythes



germaniques, terrassant à coups de marteau un « dragon » à tête animale mais dont les traits (yeux saillants, bec crochu, lèvres proéminentes) ne laissent aucun doute : il est le sous-homme de « race sémite » ! Les commentaires élogieux de la presse du parti le confirment : c'est bien d'un monstre juif que ce lutteur nordique fracasse le crâne, et le travail de l'artiste trahit à l'évidence « l'esprit national-socialiste ». L'art dégénéré appartient enfin au passé.

Bien que le racisme et l'antisémitisme ne soient pas à l'époque au centre des objectifs stratégiques du mouvement, ils font incontestablement partie de son fonds idéologique. Pour la première fois, un mouvement – c'est-à-dire un parti qui s'affirme contre et au-dessus de tous les autres – a publié un programme de plus de 750 pages, ce *Mein Kampf* dont il est de bon ton aujourd'hui de minimiser l'influence. Pour la première fois est

Monument Theodor Fritsch, « À la mémoire du combattant POUR le racisme », Berlin, 1935

parvenu à la tête d'un puissant État européen, l'homme qui a écrit : « Le Juif est l'éternel parasite, un profiteuseur qui, comme un bacille nuisible, s'étend toujours davantage, pour peu qu'un sol nourricier l'y invite. L'action de son existence ressemble à celle des parasites : là où il paraît, le peuple qui l'héberge meurt après un temps plus ou moins long ». Au centre du socle, l'inscription : « Theodor Fritsch. À la mémoire du combattant raciste (*völkisch*) ». À gauche : « Pas de guérison des peuples avant l'élimination du judaïsme ». À droite : « Fondamentalement, la question juive est la lutte entre les hommes d'honneur et ceux qui n'en ont pas ».

Certes, aucune de ces formules n'est l'invention du Führer. Il s'inscrit dans la tradition récente – un demi-siècle environ – qui, après les découvertes scientifiques de Pasteur et Koch², se sert de plus en plus fréquemment de métaphores biologiques pour caractériser des êtres humains, comme on se sert symboliquement des animaux depuis les débuts de l'humanité. Des images jamais innocentes, que tous utilisent hélas. Mais qui visent-elles ? Ici, « le » Juif, c'est-à-dire un type fictif, la synthèse imaginaire de traits caractéristiques qui seraient innés chez tous ceux qui portent ce nom. Et le mot « judaïsme », dans cet imaginaire, ne signifie plus rien d'autre que « les » Juifs, ce type pris collectivement. On serait naïf de penser que dès lors, tous les scientifiques, tous les médecins, protestent contre cet abus de langage manifeste. Comme tous les humains, ils ne le font que s'ils se sentent directement menacés et n'en tirent eux-mêmes aucun avantage.

Adhérents enthousiastes du national-socialisme dès 1924, et après avoir bien lu *Mein Kampf*, deux Prix Nobel de physique, Philippe Lenard et Johannes Stark, apportent au Führer la caution de leur savoir couronné. Stark s'offre même la distraction d'une courte mais élogieuse biographie du génial penseur : « Adolf Hitler, *Objectifs et personnalité*³ ». « Hitler ne serait qu'un démagogue ! Quelle ignorance, quel jugement superficiel, quelle grande injustice envers le plus grand homme allemand actuel, envers le futur Führer du peuple allemand tout entier ». Quant aux médecins, biologistes, épidémiologistes, hygiénistes, ils sont depuis la fin du XIX^e siècle profondément divisés sur l'épineuse question de la race. La « juive » étant présumée la plus ancienne et la plus constante, le débat y est singulièrement biaisé par l'antisémitisme et plus tard le sionisme. Un éminent chercheur juif, Ignaz Zollschan, auteur d'un best-seller, « *Le problème de la race du point de vue particulier des fondements théoriques de la question raciale juive*⁴ » aurait volontiers soumis tous les Juifs allemands à des tests pour démontrer leur supériorité raciale. La lucidité intellectuelle n'est nulle part au rendez-vous.

RETOUR À LA CASE DÉPART

Il est curieux mais assez compréhensible que les sciences humaines soient beaucoup moins développées que les sciences dites naturelles. Dès que l'homme est directement impliqué dans ses propres connaissances, ses intérêts immédiats s'opposent à sa curiosité que l'on croit, à tort, insatiable et a priori objective. En

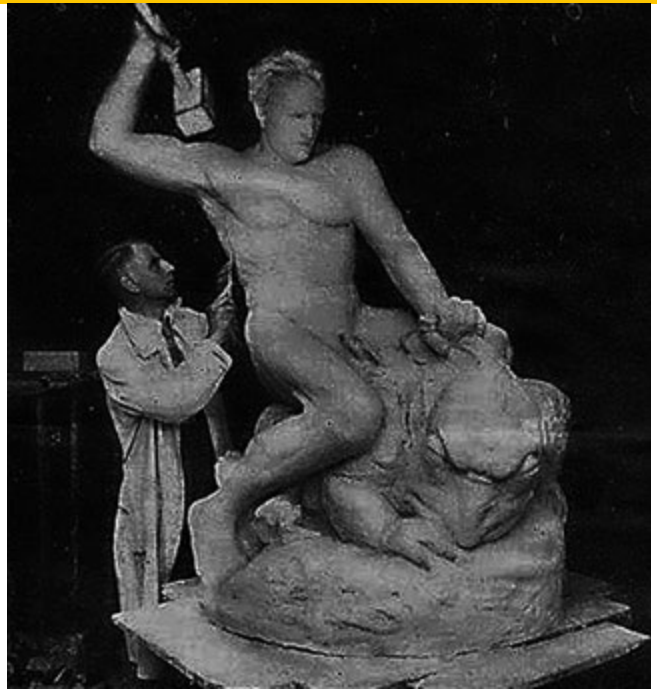
² On prête au théologien et philosophe de l'Université de Göttingen, Paul de Lagarde, de s'être servi pour la première fois en 1887 de la métaphore du bacille dans son livre *Juifs et Indo-germains*. Elle s'inscrit dans la tradition des débats entre catholiques et luthériens. Voir : *Thériaque et antidote préparé pour chasser le venin, poison et peste des hérétiques, Navarrais et athées politiques de France*. Paris, 1590. (Google Livres).

³ Johannes Stark, *Adolf Hitler, Objectifs et personnalité*, Munich, 1930, Deutscher Volksverlag. Tiré à 60 000 exemplaires.

⁴ Ignaz Zollschan, *Das Rassenproblem unter besonderen Berücksichtigung der theoretischen Grundlagen der jüdischen Rassenfrage*, Vienne, 1909. Cinq rééditions entre 1909 et 1925.

réalité, il ne *veut* rien comprendre, pour peu qu'il se sente mis en question. Plus facile de mesurer comment la terre tourne autour du soleil que comment les hommes s'attirent ou se repoussent en un mouvement perpétuel qui est le ressort même de l'histoire. Ceux qui ont le plus grand intérêt à connaître ce ressort sont généralement ses victimes mais ils sont tellement contraints par la lutte pour l'existence qu'ils ont peu de temps pour penser. On leur inculque donc facilement une image inversée de l'Histoire : l'homme pensant serait son propre maître, à condition de maîtriser ses passions et pulsions naturelles en suivant la morale idéale d'un monde divin ; l'homme du commun n'est pas encore digne de ce projet supérieur que Dieu se réserve de ne laisser advenir qu'en son temps. Aux temps messianiques ou à la fin des temps. Trompettes du Jugement dernier, vous êtes bien mal...

Le concept intuitif de temps renvoie de deux manières à la réalité. Le temps possède un sens, c'est-à-dire, d'une part, une direction, un passé, un présent et un futur. Ce qui ne signifie pas que les hommes du passé soient cause du présent et le présent cause du futur. Mais à chaque époque, les hommes vivants peuvent acquérir une certaine conscience des conditions dans lesquelles ils vivent et tenter de les infléchir pour les générations futures. Le temps a donc un autre sens : il nous révèle les raisons de ce qui se modifie en permanence et dont il est l'échelle de référence, bien qu'aucun étalon ne soit absolu. Cela ne nous empêche cependant pas de... voir venir. Dans ce sens, penser l'histoire, c'est procéder à ce va-et-vient permanent du général au particulier,



c'est ne pas se laisser aveugler par le miroir des mots qui nous renvoie à nos désirs et intérêts bien plus qu'à nos connaissances. La dernière illusion est la construction d'un nouvel impératif moral, d'origine tout aussi transcendante que nos croyances traditionnelles : le devoir de mémoire. Dans sa logique immanente, le devoir de mémoire des *plus* a toujours refoulé et effacé celui des *moins*. Parce que les premiers étaient nécessairement *plus* acteurs de l'histoire que les *moins*. C'est dans les circonstances objectives qu'il nous faut chercher les raisons d'un changement également récent de la relation conflictuelle entre la mémoire des uns et celle des autres. Dans le cas particulier que nous venons d'évoquer, et parce que la langue allemande a davantage reflété ces luttes « raciales » (la divine mission germanique face au bacille juif, au sous-homme slave, aux peuples anesthésiés par l'égalité des droits de l'Homme, etc.) que la

**Le sculpteur
Arthur Wellmann
à l'œuvre⁵.**

⁵ Voir l'article de Thomas Irmer sur le site : m.tagesspiegel.de



Monument Albert Thys, Bruxelles, 1926 (classé en 1976). Conception : Thomas Vinçotte. (montage : J. A.) Sur la gauche se trouve représenté un soldat belge, le pied sur la tête de son ennemi, avec la mention : « L'héroïsme militaire belge anéantit l'Arabe esclavagiste ». Le mot « Arabe » a été martelé dans les deux langues nationales, il y a quelques années déjà, vu la proximité du monument avec la grande mosquée de Bruxelles.

manière même de désigner les « acteurs » gagnants des perdants y est entrée : *Täter*, qui désigne tous les acteurs, s'est scindé en « coupable » et « victime ». Il s'oppose désormais à *Opfer*, en une distinction plus claire du statut juridique du coupable et de celui de sa victime. Mais, paradoxalement, ceci tend à privilégier la réparation morale ou le pardon individuel plutôt que la compréhension des responsabilités générales plus complexes qui exigent des réformes plus fondamentales de l'organisation collective des relations sociales.

DE L'INFÉRIORITÉ DU SAUVAGE ET DE L'HOMME NOIR

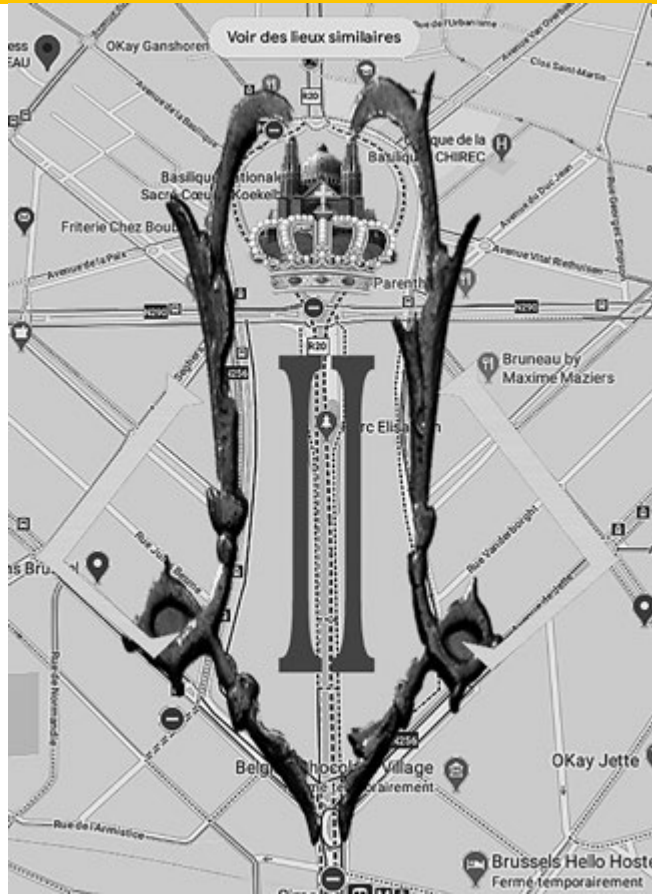
Devant l'émotion provoquée par la profondeur du racisme persistant aux États-Unis, longtemps autoproclamés anticolonialistes en opposition aux vieilles puissances coloniales européennes, le débat a ressurgi parmi ces dernières autour des séquelles durables de l'esclavage. En Belgique, après la mutilation de statues du roi Léopold II, le monarque actuel s'est senti obligé

de présenter des excuses pour la politique menée par son ancêtre et le parlement a mis sur pied une commission d'historiens chargés de recenser les actes criminels commis au Congo belge, qui fut d'abord, avec le blanc-seing des grandes puissances, l'État Indépendant du Congo, propriété personnelle du souverain, ainsi porteur d'une double couronne de 1885 à 1908. À cette époque, les grandes puissances européennes – Grande-Bretagne, France, Pays-Bas, Allemagne, se partageaient les « terres libres », dont les populations autochtones figuraient simplement à l'inventaire indigène comme la faune, la flore et les matières premières très convoitées. L'illusion que les historiens nous apporteront une connaissance du phénomène comparable à celle des scientifiques sur le coronavirus, jointe à la confusion des querelles politiques internes des pays, suffiraient déjà à rendre suspecte la démarche officielle. Mais c'est d'abord de l'aspect symbolique que nous voulons encore traiter ici. Les villes belges regorgent de traces de cette histoire, dont d'innombrables monuments, célébrant avant tout le prétexte « civilisationnel » et humanitaire de l'entreprise : l'abolition de la traite des Noirs pratiquée par des marchands arabes. Après y avoir épuisé sa fortune personnelle, le Roi eut l'habileté de trouver dans le pays des appuis militaires, financiers, politiques et économiques, et l'assistance d'une œuvre missionnaire chrétienne. Ce que rapporta progressivement la colonie n'enrichit pas seulement le monarque mais eut d'importantes retombées sur l'aménagement du territoire national et du paysage urbain. Car le monarque

ne se privait pas de jouer là aussi un rôle qui excédait considérablement ses prérogatives constitutionnelles. Si certains verraient bien disparaître à Bruxelles le boulevard Léopold II ou celui du Souverain, ils feignent d'oublier que son monogramme est durablement gravé dans son tracé urbain. Bien des conditions restent cependant à remplir pour que ces oppositions ne demeurent pas des diversions superficielles devant les grandes inégalités de fait dont dépend durablement l'avenir du pays, de l'Europe, si pas aujourd'hui, du monde globalisé.

Parmi les traces les plus emblématiques de la colonisation dans la capitale figure près du Siège des Institutions européennes le monument au général Albert Thys, soutien militaire et financier indéfectible du souverain. Il célèbre la générosité de la Belgique envers sa colonie. Le bourgmestre de Bruxelles à l'époque, Charles Buls, libéral – le parti de notre actuelle Première ministre – par ailleurs « progressiste » sous de nombreux aspects, écrivait en 1899, après avoir visité l'État Indépendant du Congo :

« C'est donc une utopie d'espérer transformer un Nègre en un Belge, par la loi, l'armée et les missions ; on peut tout au plus en faire un serviteur mieux adapté à nos besoins que le sauvage. [...] Ce serait un désastre pour le Congo d'être placé sous le contrôle d'une chambre de politiciens (*sic*) qui voudraient appliquer au gouvernement des Nègres, sous prétexte de liberté, d'égalité, de fraternité, les principes abstraits de la déclaration des droits de l'Homme. Que l'exemple de ce qui se passe chez nos voisins, en matière coloniale, ne



soit pas perdu pour nous. Il n'y a donc pas de meilleur régime pour notre colonie que le despotisme intelligent du souverain de l'État Indépendant. [...] Tous ceux qui ont pu juger l'œuvre du Roi, sur place, l'engageront à persévérer et lui adresseront l'exhortation qu'un poète lançait récemment aux Anglo-Saxons : *Charge-toi du fardeau de l'homme blanc !* (Ruyard Kipling) »⁶. ☺

Le monogramme royal a inspiré le tracé des rues entourant la Basilique destinée à marquer le paysage selon les vœux du souverain. (montage : J. A.)

⁶ Charles Buls, *Croquis congolais*, Bruxelles, 1899, Georges Balat, p. 222. Sur le site : archiv.org